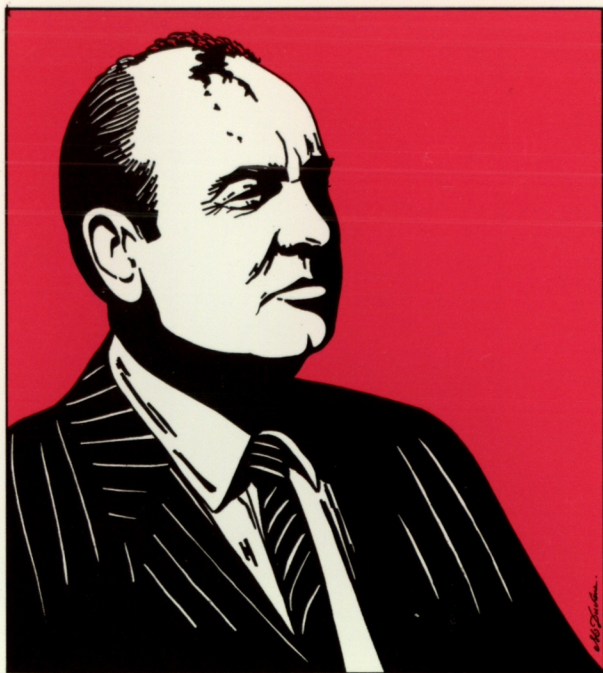


Jacques Baynac



LA RÉVOLUTION
GORBATCHÉVIENNE



Le socialisme se développera dans toutes ses phases, jusqu'à ses dernières conséquences, jusqu'à ses dernières absurdités. Alors, du sein titanique de la minorité révolutionnaire jaillira à nouveau le cri de la négation, et la lutte à mort reprendra, où le socialisme occupera la place du conservatisme actuel et sera vaincu par une révolution à nous inconnue.

ALEXANDRE HERZEN *
(1849)

* Alexandre Herzen, *De l'autre rive*, p. 164 de l'édition présentée par Marc Vuilleumier, Genève, Slatkine Reprints, 1980.

PRÉFACE

La révolution russe fut la grande aventure politique et intellectuelle du début du siècle, la révolution de l'URSS sera peut-être celle de la fin du millénaire.

Révolution de l'URSS, dit-on d'emblée, car, avec Mikhaïl Serguéïevitch Gorbatchev, c'est moins un ravalement de façade qui commence, c'est moins l'éviction plus ou moins mouvementée d'une équipe dirigeante de purs bureaucrates par une autre de bureaucrates purs qui débute, bref, c'est moins d'une réforme ou même de la « révolution politique » prophétisée par Trotski qu'il s'agit, que d'une révolution au sens plein du terme : un bouleversement des institutions politiques de surface traduisant une mutation économique des profondeurs et entraînant un changement des rapports sociaux.

« *Je suis d'accord avec ceux qui considèrent la perestroïka comme une révolution sociale* », déclare Elem Klimov, président de l'union des cinéastes soviétiques ¹. Et il y a déjà longtemps que le mot révolution n'effraie plus l'actuel Secrétaire général du PCUS. « *Comme chaque révolution*, disait-il en avril 1988, *la*

1. E. Klimov, « Le pouvoir, tout est là », *Les Nouvelles de Moscou*, 19 juin 1988. Sauf indication contraire, les citations en français sont extraites des traductions officielles diffusées par les sources soviétiques.

perestroïka [restructuration] est une réforme résolue, révolutionnaire de la conscience ¹. » En juin, devant la 19^e Conférence du PCUS, s'il qualifiait toujours la restructuration de révolutionnaire, elle ne concernait plus la seule conscience mais englobait tout, même l'économie : « *Le processus de rénovation révolutionnaire pénètre de plus en plus l'économie* ². » En juillet, enfin, il parlait à Cracovie de « *deuxième révolution mondiale* ».

Changer l'URSS de fond en comble, ce n'est assurément pas trop tôt, mais n'est-ce pas trop tard ?

Si la question se pose, c'est que, paradoxalement pour un pays qui en est à sa quatrième révolution en moins d'un siècle (celle spontanée de 1905-1907, celle démocratique de Février 1917, celle bolchevique d'Octobre de la même année, et l'actuelle), la tradition russe en matière de changement ne brille pas par un sens remarquable du choix des bonnes échéances.

Déjà l'Ancien Régime s'était entêté dans un immobilisme qu'il croyait gage de sa pérennité quand il le conduisait à la rigidité cadavérique. Sourd aux appels à la raison montés des rangs mêmes de ses propres partisans angoissés de le voir s'isoler toujours plus, aveugle aux souffrances des classes inférieures, insensible à la douleur du peuple, le sommet ne répondit jamais que par quelques promesses vite reprises, beaucoup de condamnations, de nombreux bannissements, une débauche de déportations, une généreuse distribution d'années de bagne et quantité d'exécutions. Car si, en fait de férocité le tsarisme ne se compare pas au bolchevisme, ce n'était pas pour autant

1. M. Gorbatchev, « Intervention devant le CC du PC ouzbek », *Les Nouvelles de Moscou*, 17 avril 1988.

2. Gorbatchev, « Rapport à la 19^e Conférence du PCUS », le 28 juin 1988, *Les Nouvelles de Moscou*, supplément, 3 juillet 1988.

l'idyllique paradis dont certains, et non des moindres, chantent aujourd'hui les louanges. Et quand vint le dernier moment, quand, enfin, consentir à entendre, comprendre et entreprendre s'imposait, il était trop tard. Trop tard, en 1861, pour abolir le servage sans même lotir les paysans, ce qui était ajouter dans cent millions d'âmes la rancœur d'être grugés à celle d'avoir été esclaves. Trop tard, en 1905, pour promettre la Constitution qui eût amadoué les classes cultivées. Trop tard, en 1906, pour réunir une Douma, même croupion. Trop tard, en 1907, pour entreprendre une réforme agraire, même timide. Trop tard, en 1914, pour préparer l'armée à la guerre, trop tard, toujours trop tard ! Aussi, en février-mars 1917, une poignée de ménagères en colère, épaulées par une frêle cohorte de suffragettes aidées par quelques ouvriers lock-outés réussirent là où les partis révolutionnaires avaient toujours échoué, le régime s'écroulant en sept jours sous l'effet de leurs clameurs comme les murailles de Jéricho sous les cris de Josué et des Hébreux.

La nécessaire, l'indispensable révolution de Février rompait avec l'anachronisme qu'était devenu le tsarisme, mais, non sans excuses, le Gouvernement provisoire réédita l'erreur fatale à son prédécesseur. Il tarda à donner la terre aux paysans, tarda à faire élire la Constituante, tarda pour tout. Deux ou trois régiments lettons ralliés à Lénine tirèrent la conclusion en même temps que des coups de fusil.

Et le pouvoir bolchevique, passé l'époque mouvementée et cruelle de son installation, retomba dans la même déplorable attitude, mais en pire : le tsarisme refusait de s'adapter à la réalité, il prétendit adapter la réalité à lui. Qu'ils périssent plutôt que je révisé le dogme ! semblait-il dire. À la longue, à force de terreur, il ne connut pas que des déboires, aussi des succès qui, couronnant les efforts d'innombrables

sacrifiés, permirent au pays d'accéder dans bien des domaines au premier rang mondial, sinon au second. Mais, là encore, l'État, raide comme l'injustice, fit la sourde oreille aux timides requêtes réformatrices, laissa les rares projets s'enliser sans lever le petit doigt, le cas échéant les enterra de ses propres mains, et leurs initiateurs avec. Condamnant à tour de bras réformateurs, dissidents et opposants mis dans le même sac, des vieillards branlants se succédèrent dans le fauteuil roulant du pouvoir, trois d'entre eux y agonisant, cramponnés jusqu'à leur dernier souffle à des leviers de commande qui ne commandaient plus grand-chose. Pour reprendre, en la changeant à peine, la célèbre formule de Lénine sur les conditions de déclenchement des révolutions : « *Ceux d'en haut n'en pouvaient vraiment plus et ceux d'en bas n'osaient dire qu'ils n'en voulaient plus.* » Ceux d'en bas disaient seulement : « *Ici, qui ne travaille pas ne mange pas, mais qui travaille boit.* »

Signe particulièrement révélateur, l'alcoolisme exerçait de tels ravages que les indices démographiques étaient en chute libre, mais on devait le nier. Avoir affaire au système hospitalier relevait de la roulette russe, mais on ne devait pas y penser. Toujours plus de statistiques étaient classifiées secret d'État, mais on ne devait pas le remarquer. Les planificateurs ignoraient les budgets militaires réels, mais ils devaient planifier quand même jusqu'au moindre détail. Les taux de croissance s'effondraient, mais on devait le taire. Le pays, premier exportateur mondial de céréales sous l'Ancien Régime, n'était plus auto-suffisant, mais on ne devait pas en parler. Les arts officiels, cinéma partiellement excepté, ne produisaient que des navets, mais on devait crier au chef-d'œuvre. La puissance cumulée des ordinateurs était, en 1970, des centaines de fois inférieure à celle des

USA, mais on devait s'en contenter. La productivité du travail industriel ne se comparait pas à celle des autres pays développés, mais on ne devait pas les comparer. Le paysan disait : « *Ils font semblant de nous payer et nous de travailler.* »

Tous les symptômes d'une crise étaient là, et personne ne paraissait s'en préoccuper. Comme toujours en Russie, on avait l'air fermement décidé à attendre qu'il soit trop tard.

Cette crise était économique, était sociale, était politique – elle était nationale. Le PC ne croyait plus en lui-même. Ses réunions étaient des rites, sa langue était de bois, idiome qui donnait lieu à de savantes et amusantes thèses occidentales, mais qui le coupait aussi sûrement du peuple et du réel que, en son temps, l'aristocratie s'était coupée du pays en parlant français ou allemand. Et c'était à bon droit qu'ici ou là, à constater que l'unique secteur fonctionnant convenablement était le militaire, on pouvait imaginer l'émergence d'une « stratocratie ¹ ».

Mais cette crise avait aussi une dimension internationale car elle n'affectait pas un pays quelconque. C'était celle de l'une des deux superpuissances, celle, surtout, de la superpuissance qui, s'étant voulue « patrie du socialisme », n'avait, à force d'horreurs commises au nom du socialisme, su être qu'un épouvantail et qui, imperturbablement, trafiquait mondialement de son influence en soutenant ici les pires dictatures autoproclamées progressistes, là les plus coupables entreprises, et allait jusqu'à envahir ses fiefs et ses voisins au nom d'une néfaste doctrine de souveraineté impériale pour y faire régner un ordre de cimetière tout en concourant avec ardeur à tenir l'humanité sous l'empire de la terreur nucléaire.

Toutefois, sous le délabrement de cette société et

1. Cornélius Castoriadis, *Devant la guerre*, Fayard, 1981.

malgré le grippage croissant de ses rouages, une lente mutation s'opérait dans les profondeurs. En vingt ans, de 1960 à 1980, le nombre de villes de plus de 100 000 habitants doublait tandis que la population campagnarde passait de 50 % du total à 30 %, les paysans ne représentant plus que 10 % des travailleurs. Dans les villes, où 60 % des travailleurs étaient ouvriers, l'intelligentsia, classe de ceux possédant au moins le niveau du baccalauréat, voyait ses effectifs quadrupler, passant de 8 millions en 1960 à 32 en 1985 ¹.

Aucune société ne peut voir ses bases à tel point bouleversées sans tôt ou tard s'y adapter. Aucune autorité ne peut endiguer pareil raz de marée.

Et soudain, tout changea.

Si vite et si profondément que l'autre supergrand, celui-là même qui, il y a peu, vitupérait publiquement l'« *Empire du mal* » soviétique s'en vint au Kremlin déclarer que ce n'était plus vrai ².

C'est que, maintenant et pour la première fois dans l'histoire russe, un réformateur radical, arrivé au pouvoir on se demande encore comment, a entrepris d'adapter l'URSS au réel tout en sauvant son système. « *Nous ne changeons pas de système, dit l'un de ses proches, nous changeons de régime* ³. »

Lorsque des monarchies constitutionnelles succèdent à des monarchies absolues – et ce que tente l'actuel Secrétaire général du PC soviétique peut s'y comparer – le dogme idéologique sur lequel elles

1. Chiffres et pourcentages arrondis. Pour plus de précisions, voir l'essai de Moshe Lewin, *The Gorbacev Phenomenon, A Historical Interpretation*, University of California Press, 1988. Malheureusement, ce livre, terminé en février 1987, n'a pu prendre en compte les développements décisifs ultérieurs.

2. *Rencontre au sommet, Moscou, 29 mai-2 juin 1988, Documents et matériaux*, Moscou, Éd. Novosti, 1988, p. 57.

3. *Le Monde*, 30 juin 1988, p. 2.

reposaient, la nature sacrée du monarque et celle, divine, de son pouvoir, dut être révisé et, sinon abandonné, du moins peu à peu oublié jusqu'à devenir désuet. Dans le cas soviétique, où le dogme est encore récent et terriblement présent, ne serait-ce que par le coût humain de son application passée, l'abandonner brusquement serait politiquement suicidaire pour qui le proposerait.

Et pourtant, qui ne voit que la révision s'impose puisque la crise naît du dogme?

Reste à le réviser sans le dire par touches successives, reste à n'avouer jamais l'hérésie tout en excitant toujours de la nécessité vitale d'adapter l'idéologie à une réalité radicalement nouvelle, seul moyen de sauver et le système et son âme idéologique.

Vaste programme.

D'autant qu'il ne faut pas longtemps pour comprendre que sauver le système soviétique revient à sauver le projet historique socialiste lui-même.

Des Soviétiques l'ont compris, et des médias l'impriment. « *Il n'y a pas d'autre voie* », disent des intellectuels, reprenant l'argument massue dont se sert le Secrétaire général contre ses adversaires conservateurs. « *C'est notre dernière chance*¹. » « *Cette restructuration est donc décisive, notre parti se doit de la mener à bien, car pour lui il n'y en aura plus d'autre*². » « *Soit nous nous trouverons enfin nous-mêmes, soit nous nous perdrons définitivement et alors notre pays, notre peuple et nos idées subiront une défaite catastrophique*³. » « *La marche arrière compromettrait définitivement non pas certaines idées mais toutes les idées – léninistes, staliniennes, brej-*

1. Constantin Chtcherbakov, *Les Nouvelles de Moscou*, 19 juin 1988, p. 10.

2. Alexandre Ghelman, *Les Nouvelles de Moscou*, 5 juin 1988, p. 3.

3. Y. Kariakine, *ibid.*, p. 8.

*néviennes, ainsi que les idées actuelles*¹. » De nous « *dépend le sort même du socialisme*² ».

Pour l'heure, l'URSS ressemble à ces mammouths retrouvés intacts dans le *permafrost* sibérien. Ils sont si bien conservés qu'on les dirait prêts à se relever et à revivre. Mais ils sont morts, et rien ne les ressuscitera. Le socialisme est-il lui aussi mort en Sibérie, au Goulag? Nul ne le sait, mais chacun comprend que l'URSS a rendez-vous ces temps-ci avec son destin.

Ou bien, saisissant la chance passagère offerte par la nouvelle révolution scientifique et technique (c'est-à-dire l'informatisation et l'automatisation massive de la production), l'URSS répudiera le dogme qui l'étouffe au profit d'une démocratie socialiste, aussi véritablement démocratique que véritablement socialiste, et pourra peut-être se sauver en sauvant *in extremis* l'idée même de socialisme; ou bien elle laissera passer cette occasion et elle se refermera plus que jamais sur elle-même, perdra inexorablement son rang de puissance mondiale, et, tôt ou tard, mais inéluctablement, entrera dans une de ces périodes de troubles sanglants dont l'histoire russe est riche.

Cependant, une troisième possibilité existe. Tocqueville écrivait, dans *L'Ancien Régime et la Révolution* : « *Ce n'est pas toujours en allant de mal en pis qu'on tombe en révolution. Il arrive le plus souvent qu'un peuple qui avait supporté sans se plaindre, et comme s'il ne les sentait pas, les lois les plus accablantes, les rejette violemment dès que le poids s'en allège [...]. L'expérience apprend que le moment le plus dangereux pour un mauvais gouvernement est d'ordinaire celui où il commence à se réformer. Il n'y a*

1. Ludmila Saraskina, *ibid.*, p. 9.

2. Y. Kariakine, *réf. cit.*

qu'un grand génie qui puisse sauver un prince qui entreprend de soulager ses sujets après une oppression longue. Le mal qu'ils souffraient alors patiemment comme inévitable semble insupportable dès qu'on conçoit l'idée de s'y soustraire. Tout ce qu'on ôte alors des abus semble découvrir ce qui en reste, et en rend le sentiment plus cuisant : le mal est moindre, il est vrai, mais la sensibilité est plus vive. »

Éléna Kravtchenko, déléguée à la 19^e Conférence du PC soviétique, interviewée par *Les Nouvelles de Moscou*, déclare : « *Les gens ne craignent plus de parler ouvertement de ce qui les préoccupe. Et ils ne veulent plus tolérer ce qu'ils ont toléré des années durant – toutes sortes de privations dans la vie – et considérer que c'était normal*¹. »

Il n'y aura pas de demi-succès ou de demi-échec pour l'URSS. Et son sort concerne toute la planète. Car combien le monde serait différent si cet immense pays, cette puissance de première grandeur, réintégrait la communauté internationale. Déjà, à peine commence-t-elle à se civiliser que bien des choses s'améliorent, en Afghānistān, au Cambodge, en Afrique australe et au Moyen-Orient, sans parler de la réduction des armements nucléaires et en attendant, pourquoi désespérer, du nouveau en Europe de l'Est. Et que serait le monde si les touristes soviétiques étaient aussi nombreux que les Américains? Et que serait l'Europe si l'URSS, la plus grande nation européenne, rasait le mur de Berlin et levait son rideau de fer, si les Français, les Allemands et tous les citoyens du monde pouvaient aller et venir librement de Leningrad à Erevan, de Brest à Vladivostok?

Ce serait un autre monde, un monde un peu meilleur.

1. *Les Nouvelles de Moscou*, 26 juin 1988, p. 12.

Mais une autre raison nous invite à garder les yeux fixés sur l'URSS. Car s'il est exact, comme l'assure Mikhaïl Gorbatchev, que la révolution scientifique et technique, l'informatisation et l'automatisation massive de la production, est mondiale, ce qui n'est guère douteux, et s'il est non moins vrai que ce phénomène engendre une mutation planétaire du mode de production, alors ce qui arrive en URSS sous des formes spécifiques arrivera partout sous d'autres formes. L'irrépressible gonflement du chômage dans les pays les plus développés, 29 millions de chômeurs officiellement recensés pour les seuls pays de l'OCDE ¹, est-il l'effet premier de cette mutation ? Le deuxième étant, peut-être, l'effondrement des partis communistes européens, le français d'abord, l'espagnol auparavant, et, depuis peu, l'italien. Si les ruines, ici, sont causées par le même phénomène qui contraint, là-bas, à reconstruire et qui a nom révolution scientifique et technique, alors, quoi qu'on en ait, il faudra bien finir par admettre que nous sommes tous entrés dans une nouvelle époque historique et que nous devons, nous aussi, tout réorganiser de fond en comble.

Car enfin, s'il y a mutation du mode de production, qui peut croire qu'elle restera durablement sans traduction sociopolitique ?

*

Ce livre s'est efforcé d'intégrer une actualité intense. Il s'est aussi assigné pour objectif de montrer les développements de la pensée gorbatchévienne qui, fort habilement, se livre rarement d'emblée mais, qui, au contraire, procède par approfondissements et paliers successifs, et qui, probablement, est loin d'avoir livré son véritable fond. Il tente aussi de répondre à

1. *Perspectives économiques de l'OCDE*, 10 juin 1988.

quelques questions assez complexes : D'où vient Gorbatchev? Quel héritage idéologique trouve-t-il et dans quelle tradition russe s'inscrit-il? Quel est le contenu idéologique réel du gorbatchévisme? Comment se traduit-il concrètement? Le mode de production est-il vraiment en train de muer en URSS comme partout, et que produit-il? Dans quel Temps vivons-nous?

Il va sans dire qu'à d'aussi vastes questions, on n'aura pas la prétention d'apporter des réponses définitives, seulement des hypothèses, mais fondées sur des faits établis et aussi sur des idées peu répandues, voire, en ce qui concerne la question du Temps, cruciale à nos yeux, sur des sensations ou des intuitions.

Gorbatchev
avant Gorbatchev



Jacques Baynac

Mikhaïl Sergueïevitch Gorbatchev change le monde et la vie soviétiques. Rompant avec l'héritage despotique et renouant avec la veine humaniste, éthique et démocratique du socialisme russe, il prive le parti du monopole de la représentation, fait de l'Etat un Etat de droit, rend la parole à l'intelligentsia, l'usage de la terre aux paysans, les soviets à tous – permet à la société civile plurielle de commencer à exister. Démanteler l'ancien régime pour sauver l'idéal socialiste et provoquer sa Renaissance, tel est l'objectif de la *révolution gorbatchévienne*, un événement qui ne se compare déjà plus à 1917 et qui va marquer la fin du millénaire. Fondé sur l'étude minutieuse des sources originales et des commentaires, l'essai sans complaisance de Jacques Baynac, historien de la Russie et de ses mouvements politiques, est la première étude de fond du gorbatchévisme comme adaptation à la mutation sociologique de l'U.R.S.S. et réponse à la mutation du mode de production, comme européanisation de la Russie et projet de socialisation de la démocratie.

Jacques Baynac a publié *Kamo, l'homme de main de Lénine* (Fayard), *Sur 1905* (Champ libre), *La terreur sous Lénine* (Sagittaire), *Les socialistes-révolutionnaires russes, 1881-1917* (Robert Laffont), *Le roman de Tatiana* (Denoël), *Le cheval blême* (Denoël).

LA RÉVOLUTION GORBATCHÉVIENNE

En couverture : dessin de
Michel Duchêne



9 782070 780044

89-I

A 78004 ISBN 2-07-078004-X

110 FFtc